

- 1 - Augustin Thierry
- 2 - Apprentissages
- 3 - Dix ans pour vivre
- 4 - Le grand oeuvre
- 5 - La traversée du désert
- 6 - L'histoire fondée sur les textes authentiques
- 7 - Je n'aurai de cesse que je vous aie remis la plume entre les mains
- 8 - L'oeuvre
- 9 - Sources : Document provenant de : 2001 Hachette Multimédia / Hachette Livre

1 - Augustin Thierry

Historien français (Blois, 1795 - Paris, 1856).

Venu à l'histoire par la poésie - la lecture des Martyrs de Chateaubriand lui révéla sa vocation -, Augustin Thierry est l'un des pères de l'histoire « scientifique », par son souci de la recherche du document. Mais il dépasse l'érudition par une narration colorée et vivante qui fait de lui l'un des grands écrivains romantiques.

2 - Apprentissages

La mère d'Augustin Thierry était fille d'un maître cordonnier de Blois ; son père, chantre musicien à la cathédrale, devint employé aux bureaux du district quand le culte catholique fut proscrit par les Révolutionnaires. En 1797, un second fils, Amédée, viendra à ce foyer, puis une fille. L'aîné se révèle vite surdoué. Boursier à l'École secondaire communale, le collègue, il récolte tous les prix. À seize ans, il est remarqué par un « chasseur de têtes » de l'Université impériale, M. Ambroise Rendu, et nommé, par arrêté du 1er octobre 1811, élève à l'École normale de Paris. Celle-ci venait d'ouvrir ses portes rue Saint-Jacques dans les combles du vieux collège du Plessis, mitoyen du lycée Louis-le-Grand, alors Lycée impérial, et du Collège de France. En deux ans, Augustin obtient les baccalauréats ès lettres et ès sciences et la licence de lettres : il ne s'intéresse guère alors à l'histoire et n'aime que les humanités. On l'envoie à Compiègne les enseigner à la jeunesse.

Les désastres de l'Empire le ramènent à Paris. Ses anciens condisciples de l'École normale le mettent en relation avec le comte de Saint-Simon. Utopiste, visionnaire, cet autodidacte de génie n'est pas encore devenu l'un des plus grands penseurs de son temps. Il va demander à ce savant jeune homme, rompu aux exercices de style, l'aide dont il a besoin pour formuler le nouveau système philosophique exigé par la mutation historique de l'époque. Thierry accepte sa proposition. Ce sont d'abord des brochures liées à l'événement. La première, De la réorganisation de la Société européenne ou des moyens de rassembler les peuples d'Europe en un seul corps politique en conservant à chacun son indépendance nationale, parue en octobre 1814 à la veille de l'ouverture du Congrès de Vienne, fit un certain bruit : Thierry est révoqué, le texte censuré, mais un journal, le Censeur, récemment créé par des avocats, Charles Comte et Charles Dunoyer, le signale à son public. En 1816, Saint-Simon découvre l'œuvre de l'économiste Jean-Baptiste Say. Avec l'aide des financiers parisiens, dont Laffitte et Ternaux, il ouvre un atelier de science politique et lance une publication mensuelle pour diffuser la doctrine « industrialiste » : la politique a pour fin la production. Le tome II est de Thierry : c'est son premier ouvrage, et le premier manifeste industrialiste : Industrie, ou discussions politiques, morales et philosophiques dans l'intérêt de tous les hommes livrés à des travaux utiles et indépendants. Ce texte est également fort bien reçu. Mais Saint-Simon s'engage dans de grandes aventures où son disciple ne peut le suivre, Laffitte coupe les fonds. La mort dans l'âme Thierry quitte son maître au début de 1817.

3 - Dix ans pour vivre

C'est pour devenir publiciste. Augustin Thierry entre au Censeur, qui change de titre après les Cent-Jours pour devenir le Censeur européen, et assure l'intendance comme secrétaire du banquier Laffitte, député de Paris, et de J.-P. de Basterrèche, élu de Bayonne. Il se lance avec passion dans le combat libéral, tient le journal à lui seul quand Comte et Dunoyer sont en prison au nom de la liberté de presse, écrit des articles vengeurs, sort dans les salons libéraux de la rive droite ouverts aux jeunes gens brillants et sans naissance, chez les Broglie, chez Destutt de Tracy, aux « réunions Laffitte ». Il n'est pas doctrinaire, dans la mouvance d'un Royer-Collard ou d'un Guizot, qui officient chez les Broglie ; il n'est pas idéologue non

plus, malgré la très respectueuse amitié qu'il porte au maître d'Auteuil : il est, en revanche, proche de La Fayette. On le trouve l'été 1818 au château de la Grange chez le général, en compagnie de ses amis Scheffer, hier assidus chez Saint-Simon : Ary le peintre, professeur de dessin des petites-filles de La Fayette avant de devenir celui des princes d'Orléans, et son frère Arnold, hier confrère de Thierry au Censeur européen, à présent secrétaire du général ; tous ardents militants libéraux comme lui. Avec eux il descendra dans la rue à l'occasion de la loi du double vote ou des obsèques de l'étudiant Lallemand, entrera à la Charbonnerie et dans la même vente. Il fait, nous dit Stendhal, «la pluie et le beau temps » chez des bourgeoises d'origine écossaise, les dames Clarke, chez qui l'on aime les Orléans, Shakespeare et Walter Scott, et chez qui il retrouve des historiens, son ami Fauriel, Thiers et Mignet, le philosophe Victor Cousin, Armand Carrel, Benjamin Constant, J.-J. Ampère et Victor Hugo.

Le 15 juin 1819, le Censeur européen devient quotidien. Thierry fournit au journal un article par semaine dans les domaines les plus divers. Pourtant la quasi totalité de sa contribution est de nature historique : il cherche dans l'histoire des arguments de polémique contre les principes et les tendances du gouvernement. Il s'intéresse d'abord à l'histoire d'Angleterre puis à celle de la monarchie française, et aux historiens originaux de la France et de la Gaule. Il découvre ainsi l'importance du document. Dès lors, il ne cherche plus à utiliser le passé à des fins subjectives, mais à le comprendre pour lui-même, et sous tous ses aspects. Il a trouvé sa vocation : «Planter dans la France du XIXe siècle le drapeau de la réforme historique.»

Dans la nuit du 14 au 15 février 1820, l'assassinat du duc de Berry sonne le glas des libertés. La presse est muselée, le Censeur européen disparaît. Thierry entre au Courrier français. Il y expose ses idées révolutionnaires dans une série d'articles, les Lettres sur l'histoire de France ; la première, du 23 juillet 1820, est un manifeste : «L'histoire qui porte le nom de notre pays n'est point la vraie histoire du pays, l'histoire nationale ; cette histoire est encore ensevelie dans la poussière des chroniques contemporaines [...]. La meilleure partie de nos annales, la plus grave, la plus instructive, reste à écrire, il nous manque l'histoire des citoyens, l'histoire des sujets, l'histoire du public, l'histoire de la masse ... L'histoire de la liberté française aussi reste à écrire. Cela exige de ceux qui le tenteront de savoir porter sur les hommes, de quelque classe fussent-ils, d'abord un regard d'amour. Là est l'âme de l'histoire.»

Neuf autres lettres y font suite. Elles suscitent tant de critiques que la direction du journal prie leur auteur de changer de sujet. Or Thierry ne veut plus s'occuper que d'histoire. En janvier 1821, il quitte le Courrier français.

4 - Le grand œuvre

Thierry s'enferme quatre ans dans les bibliothèques. Il a trouvé sa voie et s'y consacre désormais avec passion : «Je résolu [...] de bâtir enfin mon épopée, d'écrire l'Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands en remontant jusqu'à ses causes premières pour descendre ensuite jusqu'à ses dernières conséquences [...]. Dans ce cadre étendu, je donnais place à toutes les questions importantes qui m'avaient successivement préoccupé ; à celle de l'origine des aristocraties modernes, à celle des races primitives, de leurs diversités morales et de leur coexistence sur le même sol ; enfin, à la question même de la méthode historique, à celle de la forme et du style [...]. J'avais l'ambition de faire de l'art en même temps que de la science, de faire du drame, à l'aide de matériaux fournis par une érudition sincère et scrupuleuse [...].» En mai 1825 l'ouvrage paraît. C'est la gloire, la presse unanime le salue comme un chef-d'œuvre et consacre Thierry historien.

Mais Augustin Thierry est en train de perdre la vue. À la fin de septembre 1825, il doit interrompre ses activités. Son médecin, pour tout remède, lui conseille de voyager ; il décide donc de rejoindre son ami Fauriel près de Milan, chez Manzoni, qu'il connaît bien pour l'avoir rencontré à Paris. Son frère Amédée l'y conduit. À Genève, ils rebroussement chemin, Manzoni ne peut les recevoir. Mais un bon samaritain, Jean d'Espine, de Genève, rencontré dans la diligence, lui offre l'hospitalité. Homme de foi et propagateur du mouvement de renouveau protestant du Réveil, ce dernier, après des années passées à Odessa à pratiquer le grand négoce entre l'Ukraine et la Turquie, s'est retiré dans le midi de la France ; tandis qu'Amédée rentre à Paris, d'Espine emmène le malade se reposer chez lui, à Carqueiranne. Il ne le convertit pas, sauf à l'amitié, s'il en était besoin. Elle durera entre eux autant que la vie. En novembre, son hôte rejoindra Fauriel à Nîmes ; ils passeront l'hiver à visiter les monuments de l'ancienne Provincia gallo-romaine. À son retour, Thierry fait des projets de publication avec Mignet. Sans suite, il songe alors à reprendre ses articles du Courrier français : «Si la Révolution était accomplie pour les sujets d'élite, elle ne l'était pas encore pour la masse du public [...]. Je repris donc ma polémique de 1820 contre cette science elle-même, qui, vieillie et usée pour nous, devait faire place à une science nouvelle.» Ce sont les Lettres sur l'histoire de France, le premier des grands manifestes romantiques de l'année 1827.

5 - La traversée du désert

L'état de Thierry ne cesse d'empirer. Une nuit de septembre 1828, il se retrouve paralysé. Il est atteint

d'un tabès dorsal, l'une des formes de l'ataxie locomotrice : en 1858 seulement, Duchenne de Boulogne donnera la description clinique de la maladie, et, en 1875, Alfred Fournier la rattachera à la syphilis ; à cette date, on ne sait ni la diagnostiquer ni la soigner, hors le repos, et, quand on souffre trop, par l'opium. Désormais Thierry est un grand malade. Aveugle, immobilisé dans une voiture d'infirmes, son état réclame l'assistance constante d'un tiers. Et il est pratiquement sans ressources. Pendant trois ans la famille d'Espine l'accueille à Carqueiranne. Il y est soigné comme un fils. Dès qu'il le peut, Thierry se remet au travail avec un grand courage. Il noue une amitié épistolaire avec Chateaubriand, «ému de tant de talent et de tant de malheur ». Grâce à ses relations parisiennes, il mène une campagne active pour entrer à l'Académie des inscriptions et belles-lettres. Le 7 mai 1830 il y est élu, en même temps que Champollion, l'égyptologue.

La révolution de juillet (1830) ayant amené au pouvoir ses amis de combat, ceux-ci vont s'employer à l'aider. Mais cela demande du temps, et Thierry, si malade, désespère. Guizot commence par lui allouer une pension de 2 000 francs et nomme son frère Amédée préfet de Haute-Saône. Celui-ci l'invite aussitôt à séjourner sous son toit. Thierry arrive à Vesoul le 22 avril 1831. Dès juin, Amédée le fait conduire aux eaux de Luxeuil. Augustin y rencontre une jeune curiste de Paris, Jolie de Quérangal. C'est le coup de foudre ; lui n'ose rien demander, mais elle lui fait savoir qu'elle est prête à l'épouser. Ils se marient le 7 novembre, et s'installent à la préfecture de Vesoul.

Pendant deux ans, Augustin Thierry multiplie les démarches pour rentrer à Paris. Son épouse, désormais sa collaboratrice, l'a remis à l'ouvrage. Il a découvert Grégoire de Tours et songe à réaliser un travail de pure narration sur la seconde moitié du VI^e siècle. La Revue des Deux Mondes se charge de le publier. Le premier des Récits des temps mérovingiens sort le 1^{er} août 1833 et lui attire les éloges unanimes de la critique. En même temps, Thierry reprend ses articles du Censeur européen et retrace dans une préface célèbre les différentes étapes de son itinéraire d'historien : ce sont Dix ans d'études historiques. Le 10 novembre 1834, il achève son livre, quand deux lettres providentielles viennent régler ses problèmes matériels. La première, du 11 novembre, est de Guizot. Le ministre de l'Instruction publique, désireux de donner une histoire à la Nation, c'est-à-dire aux classes moyennes, charge Thierry de la mise en œuvre d'un recueil de documents inédits destiné à servir de base à l'histoire de la bourgeoisie et du Tiers État du XII^e au XV^e siècle. De son côté, le 7 juin 1835, le duc d'Orléans, grand bibliophile, lui offre de prendre la direction de sa bibliothèque : direction toute symbolique, il ne lui demande que son nom. En octobre 1836, les Thierry s'installent à Paris dans le faubourg Saint-Germain.

6- L'histoire fondée sur les textes authentiques

Thierry a retrouvé ses capacités et ses rythmes. Il vit et travaille chaque jour de 8 à 23 heures. Il s'est habitué à sa cécité : «Ma façon de travailler est la même qu'au temps où j'avais l'usage de mes yeux, si ce n'est que je dicte et me fais lire, car je ne m'en rapporte qu'à moi-même pour l'exactitude de mes recherches et le choix des notes.» Avec l'aide des jeunes chartistes mis à sa disposition par le ministre et d'un réseau de correspondants constitué en province, créant ainsi le travail en équipe, Thierry fait rechercher, à la Bibliothèque royale et aux Archives du royaume comme dans les dépôts de province, les documents inédits sur l'époque concernée afin d'en constituer les recueils de base, indispensables à toute recherche historique. Une masse considérable de textes jusqu'alors inconnus se rassemble et s'inventorie. Dans un rapport adressé au ministre, Thierry exprime l'intérêt passionné que sa tâche lui inspire : «Il y a certes un grand mérite d'à propos dans l'intention de recueillir et d'assembler en un seul corps tous les documents authentiques de l'histoire de ces familles sans nom, mais non pas sans gloire, d'où sont sortis les hommes qui firent la révolution de 1789 et celle de 1830. En effet, de grandes leçons et de beaux exemples peuvent sortir de cette face obscure et trop négligée des six derniers siècles de notre histoire nationale. Il y avait chez nos ancêtres de la bourgeoisie, cantonnés dans leur mille petits centres de liberté et d'action municipale, des mœurs fortes, des vertus publiques, un dévouement naïf et intrépide à la loi commune et à la cause de tous ...» En même temps il poursuit son œuvre personnelle, récits historiques, essais, rééditions. En mars 1840 les Récits des temps mérovingiens paraissent en volume ; un texte de dissertation historique d'un grand intérêt, les Considérations sur l'histoire de France, les introduit. C'est un immense succès. L'Académie française décerne à son auteur le prix Gobert à vie.

7 - Je n'aurai de cesse que je vous aie remis la plume entre les mains

La mort soudain frappe autour de Thierry : le duc d'Orléans, le 13 juillet 1842 ; le 9 juin 1844, sa femme, enlevée par un cancer. Elle l'avait confié à la princesse de Belgiojoso, patriote italienne élevée dans les idées du Risorgimento, à laquelle les liait une longue amitié. La princesse lui rend le courage de vivre, ils finissent par s'installer dans deux hôtels contigus, 28 rue du Montparnasse. Mais la princesse repart pour l'Italie se battre pour la liberté puis, après l'échec de la tentative de libération menée par Charles-Albert

(1848 - 1849), s'exile en Turquie. Thierry, seul désormais, organise sa vie, plus que jamais studieuse. Outre ses collaborateurs, Charles Louandre et Charles Bourquelot, deux chartistes, il a réuni autour de lui une équipe de chercheurs, l'historien Henri Martin, Adolphe Cheruel, Eugène Burnouf, professeur de sanscrit au Collège de France, l'helléniste Émile Egger, le conservateur de la bibliothèque Mazarine, Sylvestre de Sacy, Ernest Renan, tout jeune alors, qui le considère comme son père spirituel et épousera la nièce de son cher ami Ary Scheffer, Cornélie. La révolution de 1848 le consterne et le prive de la moitié de ses revenus. Mais, en 1850, l'immense travail commandé quinze ans plus tôt par Guizot voit le jour avec la publication du premier tome du Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers État. En mai 1853, l'ouvrage destiné à lui servir d'introduction, l'Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État, et, en septembre 1853, le second tome des Monuments inédits de l'histoire du Tiers État lui font suite. L'une des grandes entreprises culturelles voulues par la monarchie de Juillet pour la sauvegarde et la transmission d'un patrimoine menacé par le bouleversement des temps a porté ses fruits.

8 - L'œuvre

1825 : Histoire de la conquête de l'Angleterre par les Normands

1827 : Lettres sur l'histoire de France

1834 : Dix ans d'études historiques

1840 : Récits des temps mérovingiens, précédés des Considérations sur l'histoire de France

1850 -1857 : Recueil des monuments inédits de l'histoire du Tiers État

1853 : Essai sur l'histoire de la formation et des progrès du Tiers État